

L'éducation religieuse de Charles de Gaulle

Yves-Marie HILAIRE

Professeur émérite de l'université Charles de Gaulle de Lille 3.

"L'éducation religieuse de Charles de Gaulle", article dans *Charles de Gaulle, la jeunesse et la guerre 1890-1920* [Colloque], Plon, 2001

Il existe peu d'informations sur l'éducation religieuse de Charles de Gaulle. Ses écrits permettent cependant d'effectuer quelques observations. Les travaux d'Alain Larcen, de Jean-Marie Mayeur et de Michel Brisacier, qui ont mené des enquêtes précises, apportent des renseignements et des éclairages utiles. Malraux a observé à propos de De Gaulle : « *Sa foi n'est pas une question, c'est une donnée comme la France. Mais s'il aime parler de la France, il n'aime pas parler de sa foi.* » La discrétion sur ce sujet s'explique aisément chez un homme engagé dans la vie politique, qui séparait les domaines du spirituel et du temporel et qui voulait rassembler tous les Français.

Nous mènerons notre enquête en observant successivement la foi des parents de Charles de Gaulle, la catéchisation qu'il reçoit, le comportement religieux qu'il manifeste au collège. Enfin, il faudra tenter d'éclairer l'enracinement de son patriotisme dans la foi en tenant compte de sa formation historique.

Les parents : des catholiques fervents

Charles de Gaulle est issu par ses grands-parents de quatre familles du Vieux-Lille. Mais laissons d'abord parler le « *petit Lillois de Paris* » sur ses parents Henri de Gaulle et Jeanne Maillot : « Toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la France [...]. Cette foi a grandi en même temps que moi dans le milieu où je suis né. Mon père, homme de pensée, de culture, de tradition, était imprégné du sentiment de la dignité de la France. Il m'en a découvert l'Histoire. Ma mère portait à la patrie une passion intransigeante à l'égal de sa piété religieuse. »

Henri de Gaulle (1848-1932), éduqué au collège de Vaugirard, qui avait eu pour recteur le père jésuite Olivaint, normalien, est d'abord un ancien combattant de 1870-1871: sous-lieutenant, il a participé aux combats du Bourget et de Stains. Après la guerre, tandis que le père Olivaint est fusillé par la Commune, Henri de Gaulle est reçu premier au concours du ministère de l'Intérieur. Il fonde avec Jules Auffray, futur député de Paris, la Conférence Olivaint qui s'adressera bientôt aux étudiants de l'École libre des sciences politiques. Ce catholique fervent, fort cultivé, adversaire de l'idée révolutionnaire mais proche des catholiques libéraux du *Correspondant*, quitte l'administration en 1884 pour s'engager dans l'enseignement privé. Il enseigne, au collège de la rue des Postes et au collège de la rue de Vaugirard, les lettres, l'histoire, mais aussi éventuellement les mathématiques. Il a pour élèves le futur général de Lattre, le futur cardinal Gerlier et Georges Bernanos. En 1907, il fonde l'école Fontanes, 41 rue du Bac, et sert tous les matins la messe à Saint-Thomas-d'Aquin.

Il a épousé en 1886 Jeanne Maillot (1860-1940), catholique rigoriste et économiste, qui lui donne une fille, Marie-Agnès, future élève des Dames du Sacré-Cœur où deux de ses tantes sont religieuses, et quatre fils, Xavier, Charles, Jacques et Pierre qui feront de brillantes

études et auront la chance de survivre à la première guerre mondiale. Henri et Jeanne auront vingt-trois petits-enfants.

« Ce que je peux savoir d'histoire et de philosophie, c'est de mon père que je le tiens d'abord », déclare Charles en 1938. Or Henri connaît bien l'histoire de France, celle des nations européennes et admire le grand philosophe contemporain Henri Bergson. Esprit indépendant, monarchiste rallié à la République, fort peu clérical, Henri est un catholique convaincu de l'innocence d'Alfred Dreyfus.

Contemporain de Bergson et de Barrès, cet enseignant très intelligent et fort dévoué à ses élèves, qu'il est fier de voir servir la France et l'Église, se révèle être un véritable professeur d'énergie. À un banquet d'anciens élèves en 1901, il déclare, en faisant allusion aux discordes civiles et religieuses : « On doit servir sa patrie même quand elle se trompe, attendu que tout périt si on l'abandonne, et que sa chute est un plus grand mal que son erreur. » Et il précise : « De quoi demain sera-t-il fait ? L'avenir n'est à personne, a dit le poète ; j'en demande pardon à Victor Hugo : l'avenir est à Dieu, mais il est aussi à nous puisque Dieu l'a remis entre nos mains. » Or le jeune Charles, imprégné de culture historique, est très tôt persuadé qu'il est appelé à participer activement à la construction de l'avenir. Suivons plus particulièrement les étapes de sa formation religieuse.

La formation catéchétique de Charles de Gaulle

Nous savons peu de choses sur la formation catéchétique de Charles de Gaulle. Ayant effectué ses études primaires chez les frères de l'École Saint-Thomas-d'Aquin, rue de Grenelle, entre 1896 et 1900, il en garde un bon souvenir et considérera plus tard le frère Alexandre-Michel (Michel Court) comme un « éducateur sans égal ». Nous connaissons les catéchismes du diocèse de Paris qu'il a dû lire pour apprendre et réciter les réponses aux questions posées. L'édition de 1895 du catéchisme du diocèse de Paris, approuvée par le cardinal Richard, archevêque, comprend les trois parties classiques : les vérités à croire avec le commentaire du symbole des Apôtres et un fort accent mis sur la vie de Jésus-Christ, les devoirs à pratiquer avec les commandements de Dieu et de l'Église qu'il a dû mémoriser ; les commandements de Dieu reprennent en vers français assez médiocres le Décalogue du Sinaï ; enfin, les moyens de sanctification, avec une accentuation sur la prière et sur l'eucharistie. Ce catéchisme contient un abrégé de l'Histoire sainte qui se termine par une note prolongeant cette histoire sainte dans l'histoire de France avec le martyre de saint Denis et le baptême de Clovis par saint Remi.

Charles de Gaulle a peut-être eu entre les mains le catéchisme illustré du diocèse de Paris, édition de 1900. Pour l'*Ancien Testament*, les illustrations se limitent à la Genèse, avec quinze épisodes sur seize. Pour le Nouveau Testament, les soixante-dix épisodes évoqués concernent les Évangiles et donc essentiellement la vie du Christ. Or de Gaulle, dans ses citations de l'Écriture, se référera presque uniquement aux Évangiles. Les très rares illustrations évoquant des scènes plus récentes sont celles de l'Angelus de Millet, de fidèles assistants à la messe et de la première communion de Saint Louis de Gonzague, dont on reparlera dans un instant. Enfin, un choix de cantiques termine ce catéchisme illustré de 1900. Or, sur une trentaine de cantiques, un petit nombre – trois ou quatre – semblent avoir été vraiment populaires : « Je suis chrétien », « Venez divin Messie », « Il est né le divin enfant ». Parmi les autres, qui n'ont pas laissé un souvenir impérissable, plusieurs exaltent le combat spirituel indispensable pour éviter l'enfer et gagner le ciel.

La pratique religieuse de Charles de Gaulle au collège

Quelques faits nous renseignent sur le comportement religieux de Charles de Gaulle au collège de l'Immaculée Conception, rue de Vaugirard à Paris, puis au collège jésuite d'Antoing en Belgique.

Sa première communion est effectuée le 16 mai 1901 à la chapelle de l'Immaculée Conception de la rue de Vaugirard. L'image souvenir représente saint Louis de Gonzague, enfant modèle, qui déclare : « La première communion est le plus grand pas que j'ai fait vers le ciel. » L'image de communion de Marie-Agnès de Gaulle, l'année précédente, évoquait la communion de la Vierge, celles des deux frères plus jeunes, respectivement en 1904 et en 1908, représenteront Jésus-Christ et saint Jean. Quatre années après sa première communion, Charles, cérémoniaire, dirige les enfants de chœur de son collège. Il fait alors partie d'une congrégation de la Sainte-Vierge, organisation qui constitue « un point d'appui des œuvres » selon Albert de Mun. En 1907, Charles participe à un pèlerinage à Lourdes où il accompagne des malades comme brancardier ; il aurait été témoin d'une guérison.

Lors de son séjour au collège jésuite d'Antoing, en 1907-1908, Charles fait partie de la congrégation de la Présentation de Notre-Dame et il rédige une étude sur l'histoire de la congrégation, autrefois inspirée par les jésuites et qui avait suscité tant de débats sous la Restauration. Il assiste à diverses conférences dont l'une est faite, en janvier 1908 par Henri Bazire, ancien président de l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF). Il note sur son carnet à ce propos : « Nous serons de ceux-là qui ne gémissent pas, ceux qui ne reculent pas ; ceux qui luttent, font reculer et qui délivrent. »

Charles de Gaulle fait une retraite à Notre-Dame du Hautmont, à Mouvaux, du 20 au 25 mai. En juin-juillet 1908, il effectue un séjour en Allemagne chez le curé de Riedern dans le pays de Bade : il assiste à la messe tous les matins et, le dimanche, est présent à la messe, aux vêpres et au salut. Il observe beaucoup, lit la presse allemande, visite Fribourg-en-Brisgau et fait un pèlerinage en Suisse.

Cette formation religieuse a nourri une foi profonde qui s'est manifestée en plusieurs occasions au cours de sa vie, notamment dans sa relation à sa fille Anne, mongolienne très handicapée, que les parents ont gardée auprès d'eux pendant les vingt ans de son existence (1928-1948). Charles de Gaulle confie, en mai 1940, à l'aumônier de sa division, l'abbé Bourgeon : « Sa naissance a été une épreuve pour ma femme et pour moi. Mais, croyez-moi, Anne est ma joie et ma force. Elle est une grâce de Dieu dans ma vie. Elle m'aide à demeurer dans la modestie des limites et des impuissances humaines. Elle me garde dans la sécurité de l'obéissance à la souveraine volonté de Dieu... Elle m'aide à croire au sens et au but éventuel de nos vies, à cette maison du Père où ma fille Anne trouvera enfin toute sa taille et tout son bonheur. » En d'autres circonstances, de Gaulle a exprimé sa compréhension profonde du christianisme. Ainsi, dans une conversation avec le capitaine Guy en décembre 1946, il explique comment le christianisme a utilisé les institutions et les rites antiques pour en modifier le sens : « Par exemple, les sacrifices d'animaux de l'Ancien Testament sont transformés par l'unique sacrifice de l'agneau de Dieu, le Christ Jésus, qui se charge de tous les péchés du monde. » Au milieu des épreuves et des malheurs, privés ou publics, de Gaulle croit en l'action mystérieuse « d'une force profonde » des choses, une sorte de providence qui nous fait agir. À la fin de son existence, cette foi en l'avenir de l'Église, de la France et des personnes humaines est affirmée avec force, en 1967, à Rome où il évoque la vie éternelle : « Nous allons, même quand nous mourrons, vers la Vie. »

Foi et patriotisme : l'apport de la formation historique

Dans ce même discours, il déclare : « L'Église est éternelle et la France ne mourra pas. » Ces paroles font écho à des propos tenus aux heures sombres de 1940 à un journaliste égyptien : « Je crois en Dieu et à l'avenir de ma patrie. » Religion et patriotisme sont étroitement liés chez lui grâce à la formation historique qu'il a reçue dans sa famille, à l'école et à ses lectures. Comme l'a bien observé François Bedarida, « Charles de Gaulle a commencé par apprendre l'histoire avant de la faire [...] Fils d'un professeur d'histoire en même temps que de lettres, avant même d'être appelé à son tour à enseigner l'histoire aux saint-cyriens au lendemain de la première guerre mondiale, il a grandi entouré en imagination par les personnages célèbres du passé ». Et Bedarida évoque les jeux d'enfants avec les scènes de batailles, et la pièce de théâtre où, à 12 ans, Charles tient le rôle de Philippe Auguste. D'autre part, l'histoire enseignée dans les écoles et collèges catholiques fait une place importante aux héros et aux saints français, comme l'a montré Jacqueline Freyssinet-Dominjon dans son étude sur les manuels d'histoire de l'école libre.

Les martyrs chrétiens occupent une place de choix dans cet enseignement. Charles de Gaulle, qui cite souvent Chateaubriand, a peut-être lu l'épopée *Les Martyrs* qui a inspiré Augustin Thierry. Il a sûrement eu quelque écho du roman historique d'Henryk Sienkiewicz *Quo Vadis ?*, succès mondial paru en 1896, où est évoqué le martyr des premiers chrétiens. Lui-même, à 18 ans, au moment où il prépare Saint-Cyr, compose un poème dans lequel il rêve de la mort au combat, un soir. Plus tard, lors des heures difficiles de la France libre, il remarquera que les combattants français, tués au combat au service de la patrie, sont de vrais martyrs car ils étaient volontaires. Ainsi, en 1942, il confie au journal *Volontaire pour la cité chrétienne* ces propos que Michel Brisacier a relevés : « À ceux qui ont choisi de mourir pour la cause de la France, sans que nulle loi humaine ne les y contraignît. À ceux-là, Dieu a donné la mort qui leur était propre, la mort des martyrs. »

Cependant, c'est l'histoire de France, telle qu'elle est présente alors dans la mémoire des Français, qui sert de référence essentielle à Charles de Gaulle. Elle est maîtresse de vie et source de mythes mobilisateurs. Or cette histoire, qui n'enseigne pas le fatalisme, s'enracine alors dans le christianisme. Pour de Gaulle, elle commence avec le baptême de Clovis par Saint Remi à Reims. Ensuite les grandes figures de cette histoire sont évoquées dans des moments cruciaux : lorsque de Gaulle entre dans Paris, en août 1944, avec la division Leclerc victorieuse, ou lorsque dans un discours prononcé place de l'Hôtel de ville, le 2 avril 1945, il annonce le passage du Rhin par l'armée française. Il revient alors sur « ces moments de l'Histoire où, dit-il, sur le sol de France se décidait le sort de l'Europe et par là même celui du monde ». Parmi les figures qu'il rappelle à notre souvenir, plusieurs ont une forte connotation religieuse : Geneviève, qui a contribué selon lui à « sauver la France et l'Europe de l'invasion d'Attila » ; Saint-Louis, qu'il vénère et dont la vie a été éditée par son grand-père Julien de Gaulle ; Jeanne d'Arc, qui a inspiré le choix de la croix de Lorraine comme emblème de la France libre ; Henri IV, qu'il présente comme un martyr de la tolérance. Cette histoire n'est pas étroitement nationaliste, n'a rien de sectaire et ne s'arrête pas à la Révolution française puisque, dans son discours de la place de l'Hôtel-de-Ville, de Gaulle exalte la proclamation des droits de l'Homme en 1789 par l'Assemblée des trois ordres devant la nation et devant l'univers, et cite ensuite la bataille de la Marne, « victoire de la justice et du droit pour le compte de tous les peuples libres ».

Enfin, parmi les références religieuses, il y a cette symbolique de Notre-Dame de Paris présente au début des *Mémoires de guerre* avec « l'évocation de la nuit descendant sur Notre

Dame » et cette appellation de Notre Dame la France qui exprime un certain transfert de sa piété mariale sur l'image d'une patrie protégée par la Vierge. De Gaulle devient le chevalier fidèle combattant pour sa dame dangereusement menacée. Or, dans l'Évangile, cette dame chante un très beau chant d'amour, le Magnificat. Et Charles de Gaulle, grand lecteur de Péguy, se remémore à plusieurs moments essentiels de sa vie ce cantique qu'il a chanté enfant. Cet humble officier patriote, destiné apparemment à la mort en 1914, survit à trois blessures et à cinq évasions manquées. Il se persuade alors que sa survie est miraculeuse et qu'il a donc une mission à remplir. Cet officier intellectuel, qui avait dit adieu à ses livres en partant à la guerre en 1914, sait que rien ne remplace « la méthode et le savoir » et a compris « qu'au fond des victoires d'Alexandre on retrouve toujours Aristote », qui a été le précepteur du conquérant de l'Orient. Aussi de Gaulle prépare-t-il la guerre future par ses ouvrages et ses rapports, mais il n'est guère écouté. Cependant, il ne se décourage pas et sa patience reste étonnante. En effet, une « humilité cachée », observée par François Mauriac, et une résolution à toute épreuve le caractérisent. Face aux puissants, aux importants, il communique à l'esprit du Magnificat et c'est un des traits qui le séparent de Charles Maurras : « Le Tout-Puissant a fait pour moi des merveilles... Il a renversé les puissants de leurs trônes. Et il a exalté les humbles... »

C'est ce qui se produit le 5 juin 1940 lorsque les notables militaires, décontenancés par la défaite, acceptent l'entrée de De Gaulle au gouvernement et le nomment général de brigade à titre temporaire. Pourtant, son appel du 18 juin n'est pas écouté par les notables qui abandonnent la lutte, mais par les humbles, qui deviennent des fidèles et qui le soutiennent dans sa résolution après l'échec de Dakar en septembre 1940.

Deux ans après, en juin 1942, le soir où il apprend la première victoire importante de la France libre, celle de Bir Hakeim, de Gaulle retrouve quelques amis, dont Maurice Schumann, dans une chapelle londonienne pour chanter avec eux un Magnificat. Humblement, il mesure alors le chemin qui reste à parcourir : « Et moi, pauvre homme, aurai-je assez de clairvoyance, de fermeté, d'habileté pour maîtriser jusqu'au bout les épreuves ? » Or, deux ans plus tard, il réalise une étape essentielle de sa mission en entrant dans Paris et il remercie Dieu avec le Magnificat de Notre Dame. Cette joie étonnée et cette gratitude, il l'exprime encore à sa façon en 1947, après la victoire électorale du RPF à Paris : « Ce succès vaudrait un Magnificat, ne serait-ce que pour que durât la victoire. »

Ainsi le Magnificat, que Charles de Gaulle a appris et chanté dans son enfance et sa jeunesse, a profondément marqué son étonnante destinée qui à partir de juin 1940 tient une grande place dans l'histoire de la France et du monde.